

Quel avenir pour le catholicisme?



Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Est Créteil et spécialiste d'histoire des religions, Guillaume Cuchet a notamment signé "Faire de l'histoire religieuse dans une société sortie de la religion", "Le crépuscule du purgatoire" et "Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement."

Spécialiste de l'histoire religieuse contemporaine, Guillaume Cuchet analyse en particulier les mutations profondes du catholicisme, notamment dans son pays, la France. Son regard fouillé, nuancé et scientifique ne peut qu'interpeller les citoyens, qu'ils soient croyants, agnostiques ou athées. Entretien.

Votre sujet principal de recherche est l'effondrement du christianisme en Europe. Un phénomène grave, d'une importance primordiale. Est-il aisé à analyser?

Guillaume Cuchet: – Ce phénomène est difficile à reconstituer pour des raisons documentaires, mais aussi parce que les situations locales en France (au moins depuis la Révolution) ou ailleurs étaient très contrastées et qu'il n'y a pas de raison qu'elles aient toujours évolué dans le même sens de façon synchronisée.

Pouvez-vous donner un exemple de ces contrastes?

– Un même dimanche du début des années 1950, vous pouviez avoir un taux de pratique de 95% dans un gros bourg du nord de la Vendée et de presque 0% dans un village du Limousin, 200 km plus loin.

Impressionnant! Cet effondrement n'est donc pas nouveau...

– Il y a bien sur le long terme une tendance à la baisse, qui a commencé dès la décennie 1760, mais qui n'a été ni linéaire ni irréversible (il y a même eu des phases de reprise partielle) ni homogène dans la société française. Il y a des moments de rupture majeure – la Révolution, les années 1960 –, d'autres plus secondaires (1880: le début de la «République des républicains»; 1905: la séparation de l'Église et de l'État), et des

alternances de phases plus progressives, tantôt à la hausse, tantôt à la baisse. Personne n'ayant vécu la tendance sur deux siècles, nous n'avons de témoignages que sur les phases ou leurs alternances. Avec, à la clef, des perceptions très différentes du processus selon les dates. Ainsi, un Français qui serait né en 1800, au lendemain de la Révolution, et mort en 1870, aurait pu légitimement avoir l'impression que la religion avait progressé au 19^e siècle. La perception aurait été inverse pour qui serait né en 1850 et mort en 1905 au moment de la séparation de l'Église et de l'État.

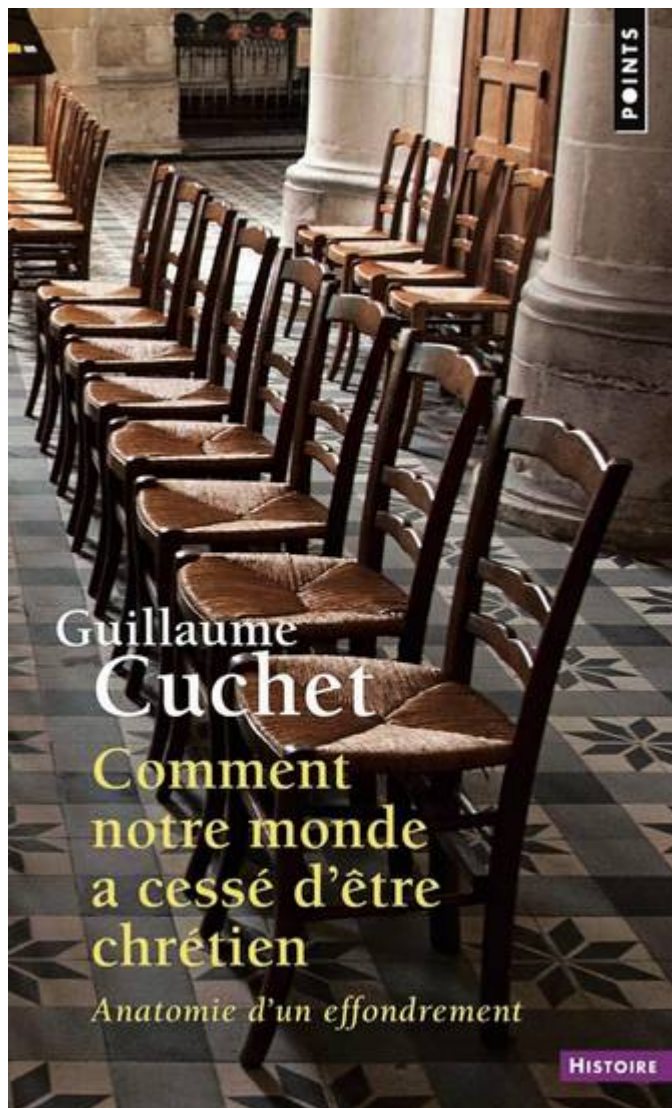
Dans le fond, pourquoi cet effondrement?

– Il est impossible de répondre en quelques mots. Les causes en sont multiples: politiques, sociales, culturelles, religieuses. Certaines s'inscrivent dans la longue durée, d'autres dans le moyen terme, d'autres encore sont de l'ordre de l'événement, et il n'y a pas de raisons qu'elles aient été les mêmes tout du long. La combinaison a pu changer.

Vous parlez du tournant de 1965. Pourquoi cette date est-elle décisive? Vatican II est-il responsable du recul massif du catholicisme?

– Sur le plan de la pratique religieuse, notamment dans les assistances dominicales, quelque chose se rompt à ce moment-là, principalement pour les jeunes générations. Le taux d'accrochage de la génération par le rite décline fortement même si l'ampleur des effectifs liés au *baby-boom* de l'après-guerre a en partie caché le phénomène. Vatican II, qui a coïncidé avec le moment où les Trente Glorieuses ont commencé à produire tous leurs effets culturels, me paraît avoir joué un rôle de déclencheur involontaire de la mutation par la rupture subite avec l'ancienne culture de la pratique obligatoire dont il a été l'occasion.

Ce changement de fond n'est-il pas une mutation à l'échelle du monde occidental? Le libéralisme, l'individualisme, le consumérisme et le tout-à-la-technologie sont-ils en train d'avoir «la peau» du christianisme?



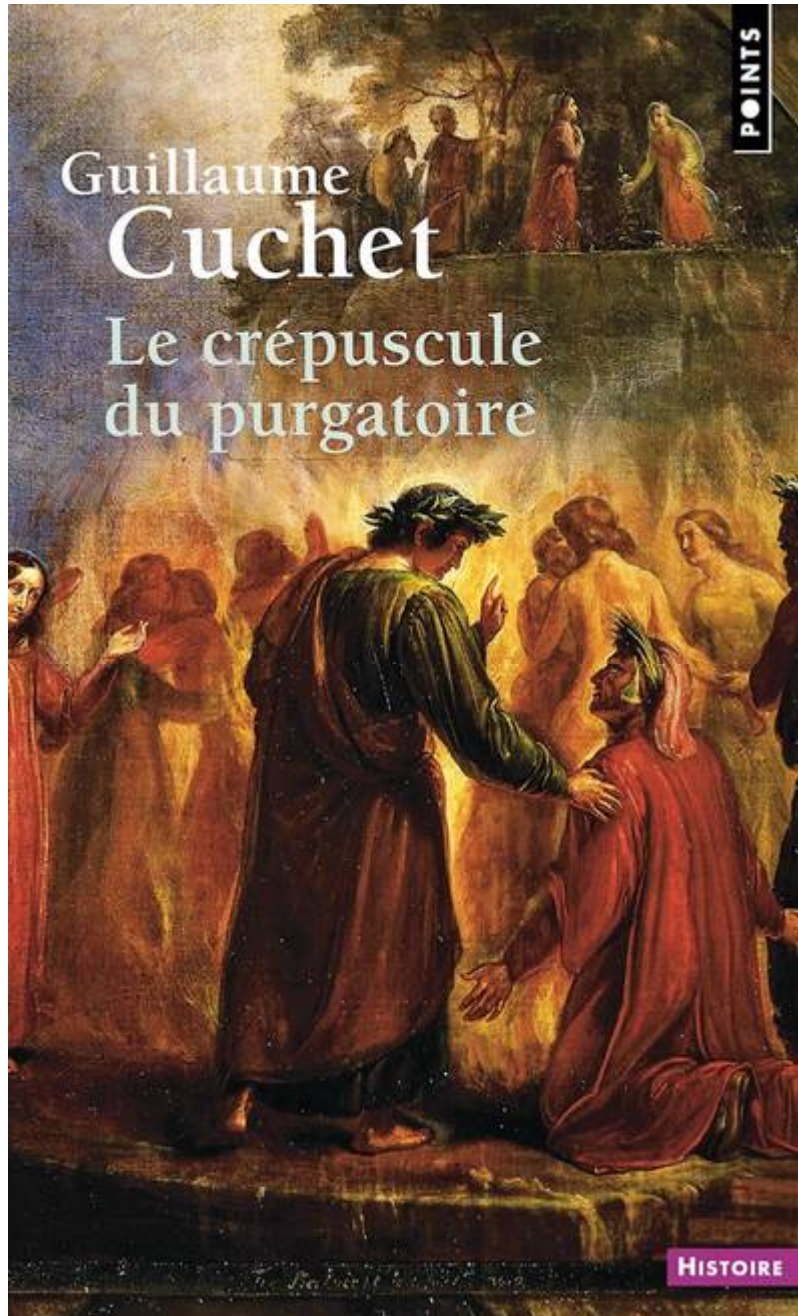
– Les spécialistes s’interrogent: les Etats-Unis vivent-ils la même chose que nous? Ce n’est pas évident. Nos histoires, dans ce domaine, ont tantôt convergé, tantôt divergé, indépendamment de la diversité de chacun de ces espaces. Le recul du christianisme est-il une spécificité européenne, qui nous parle des singularités de l’histoire du continent, ou un phénomène prototypique appelé à se généraliser, voire à s’étendre à d’autres religions? On peut défendre les deux thèses avec de bons arguments même si, à ce niveau de généralité, l’historien perd un peu pied, lui dont l’avenir n’est, a priori, pas la période favorite!

En effet, un historien n’est ni un futurologue ni un oracle! Mais qu’est-ce qui remplace le christianisme? L’incrédulité généralisée? Un transhumanisme diffus? Les «nonés», les sans religion tels que les identifie la sociologie américaine, sont-ils la norme du proche avenir?

– Les sans religion sont désormais majoritaires chez les jeunes dans nombre de pays européens. Une enquête de 2018 montre que leur taux

était alors de 17% en Pologne, 63% en France et plus de 90% en Tchéquie.

En Suisse, le taux de sans religion s'élève à près d'un tiers de la population. Il a presque triplé depuis l'an 2000...



– Ces gens ne sont pas nécessairement incroyants, mais ils ne se reconnaissent pas ou plus d'affiliation religieuse. Ils introduisent dans notre histoire une inconnue formidable: vont-ils rester désaffiliés ou se réaffilier? Mais à qui ou à quoi? En France, on en est souvent à la deuxième, voire à la troisième génération du décrochage: ce ne sont plus des décrocheurs, mais des décrochés qui ont reçu la rupture en héritage. Comme la quête de sens, de consolation et de ritualisation n'a pas disparu pour autant, la demande de «spiritualité» est massive même si l'incroyance progresse. Cette demande s'exprime à travers une immense littérature.

Vous pensez à ce qu'on appelle les «nouvelles spiritualités»?

«Nos contemporains opposent volontiers la religion à la spiritualité.»

– Le succès de la méditation, du yoga, du néo-bouddhisme, de la médiumnité, de l'astrologie, des livres sur les «expériences de mort imminente» et la «psychologisation» massive des mentalités contemporaines le montrent bien. Nos contemporains opposent volontiers la religion, synonyme pour eux d'institution, de dogmes, de pratiques obligatoires, voire de violence et de crimes (notamment sexuels désormais), à la spiritualité, perçue plus positivement. A la limite, les religions apparaissent comme des formes historiques, locales, un peu arbitraires, de ce besoin (naturel plus que surnaturel) de spiritualité.

Minscrire

En France, et ces chiffres se retrouvent dans beaucoup d'autres pays européens, il n'y a plus que 2% de pratiquants. Cependant, la moitié des Français se disent encore catholiques et les trois quarts considèrent l'Hexagone comme un pays de «culture chrétienne» – on l'entend dans les déclarations de certains candidats à la présidentielle. Que révèlent ces chiffres?

– Qu'on est dans une situation de transition et qu'elle évolue rapidement. Si 50% des Français continuent de se dire catholiques dans les enquêtes, ils ne sont déjà plus que 20% chez les jeunes, donc la réduction n'est pas terminée. L'islam a des courbes inverses, ce qui alimente les peurs dans une partie de l'opinion. Dire que la France est un «pays de culture chrétienne» est un simple constat historique, mais on sent bien qu'il y a dans cette réponse un peu plus que cela: une forme d'attachement persistant au catholicisme. On l'a bien vu en avril 2019 à l'intensité de l'émotion qui s'est emparée du pays lors de l'incendie de Notre-Dame de Paris.

Quel symbole fort!

– Cet attachement des Français pour les murs de leurs églises est largement répandu, même chez les plus laïques. Quand vous passez sous la barre des 10% de pratiquants, il se produit un changement qualitatif: vous cessez d'avoir des effets sociaux mécaniques. Il vous faut changer de mode d'organisation si vous voulez rester à l'échelle du pays tout entier alors que, bien entendu, vous continuez d'être très influencés par l'extérieur. D'où un risque de dilution dans le grand tout de la société sécularisée, mais aussi de repli identitaire, de «bunkérisation».

Beaucoup voient dans l'effondrement du catholicisme un cataclysme silencieux, notamment dans les secteurs conservateurs de l'Eglise. Peut-on y déceler autre chose?

– Pour qui est attaché au christianisme, il est difficile de s'en réjouir même si, dans l'Eglise, on fait souvent contre mauvaise fortune bon cœur en expliquant qu'il n'y a pas lieu de regretter le catholicisme «sociologique» d'hier, conformiste, qui tenait aux cadres plus qu'aux convictions profondes. Sans doute est-ce vrai pour une part. Mais il y a beaucoup d'équivoques dans ce genre d'appréciation, et il n'est pas sûr que le catholicisme qui subsiste soit beaucoup moins «sociologique» qu'hier, à bien y regarder.

Est-ce un cataclysme?

«Un changement majeur et une question posée à notre liberté.» – C'est en tout cas un changement majeur et une question posée à notre liberté individuelle et collective d'Européens. Une question «politique», au sens fort du terme, qui mérite mieux que l'exploitation politicienne dont elle fait l'objet chez nombre de populistes qui tentent de convertir la peur de l'islam en retour identitaire chrétien.

Dans vos livres, vous dites que «la rupture n'est pas transmissible». Dans ces conditions, que proposer afin de faire vivre le catholicisme européen?

Guillaume Cuchet

LE CATHOLICISME
A-T-IL ENCORE
DE L'AVENIR
EN FRANCE?



LE CONSEIL DES LOIS

SEUIL

– La rupture n'est pas indéfiniment transmissible. La première génération peut bien vivre de l'émancipation réelle ou supposée qu'elle incarne, mais la suivante, a fortiori celle d'après, ne peut pas rejouer éternellement la scène primitive. Vient nécessairement un moment où il faut passer à autre chose. Nous y sommes.

Que faire, alors?

– Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire, mais je suis frappé par deux choses.

Lesquelles?

– D'une part, l'importance persistante dans la société d'un catholicisme qu'on peut qualifier de culturel, qui diminue rapidement mais qui me paraît digne d'être préservé, ne serait-ce que pour éviter que l'Eglise devienne une secte au sens sociologique du terme, c'est-à-dire un petit groupe de gens très motivés mais un peu hors-sol. «Nous pouvons ne pas avoir de religion, disait Ernest Renan au 19e siècle, parce que d'autres en ont à notre place»: ce n'est plus vrai aujourd'hui. L'Eglise n'a plus les moyens de l'ancien service public de la transcendance qu'elle assurait jusqu'alors: à chacun donc de prendre ses responsabilités. L'autre fait important, à mon avis, est l'ampleur de la quête spirituelle contemporaine, qu'il faudrait commencer par étudier sérieusement pour voir comment le christianisme pourrait se resignaler à son attention, faire valoir son génie et ses ressources, qui sont grands.

Et le protestantisme?

Le recul du catholicisme européen est-il comparable aux difficultés rencontrées par le protestantisme sur le vieux continent? Y a-t-il une parenté de destin? Selon Guillaume Cuchet, «le recul du catholicisme n'est pas homogène sur le continent. La situation en France, en Belgique ou en Suisse n'est pas la même qu'en Italie, au Portugal ou en Espagne. la tendance me paraît être la même pour les pays de culture protestante majoritaire même si les Eglises évangéliques sont plus dynamiques et que le maintien d'une certaine façade ecclésiastique peut donner le change»

TK

Vivre sans croire?

L'effondrement du christianisme en Europe, surtout occidentale, est inouï, sans précédent. Jamais une société humaine ne s'est autant dépouillée d'une religion. Les êtres humains peuvent-ils vivre sans croyance?

Guillaume Cuchet: – les religions peuvent disparaître, au moins localement. Dans nombre de paroisses, de nos jours, les petits-enfants dans la nef, en enterrant leurs grands-parents, enterrent les derniers chrétiens de la famille, donc, en un sens, le christianisme lui-même, en demandant à ceux qui restent de le faire à leur place. Je ne sais pas si les hommes peuvent vivre sans croyance – on en discutait déjà au 17^e siècle... –, mais la sortie de la religion ne signifie pas la fin des croyances, loin de là. Dans mes mauvais moments, il m'arrive même de penser que les mutations culturelles de l'Occident depuis le 18^e siècle se sont faites, somme toute, à crédulité à peu près constante. Les objets de la crédulité ont changé, mais le niveau de rationalité collective a-t-il monté? Je n'en jurerais pas.

TK